

Michael Gauthier, *Mathieu Mathématiques*, théâtre, Prise de parole, Sudbury, 2007, 71 pages

Dominique Lafon

Numéro 140, été 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32428ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

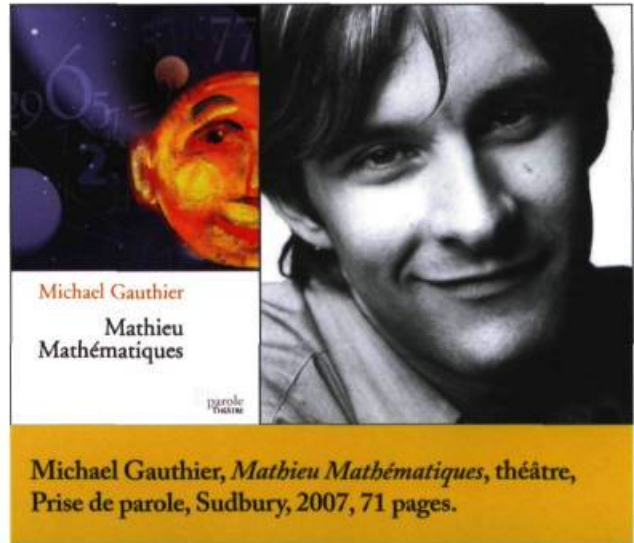
[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lafon, D. (2008). Compte rendu de [Michael Gauthier, *Mathieu Mathématiques*, théâtre, Prise de parole, Sudbury, 2007, 71 pages]. *Liaison*, (140), 51–53.

Mathieu Mathématiques

DOMINIQUE LAFON



Michael Gauthier, *Mathieu Mathématiques*, théâtre, Prise de parole, Sudbury, 2007, 71 pages.

MOLIÈRE S'EXCLAME, dans la préface des *Précieuses ridicules*, « C'est une chose étrange qu'on imprime les gens malgré eux. Je ne vois rien de si injuste, et je pardonnerais tout autre violence plutôt que celle-là. » Cette édition de la dernière pièce de Michael Gauthier intitulée *Mathieu Mathématiques*, texte commandé par le Théâtre la Seizième en 2004 et publié aux éditions Prise de parole en 2007, tendrait à prouver que cette mise en garde de dramaturge et non d'homme de lettres est toujours d'actualité, mis à part peut-être le « malgré eux ».

Et je dirai que cette violence est encore plus grande quand elle s'exerce sur une pièce de théâtre pour enfants dans la mesure où elle livre au critique une partition plus qu'un texte. Une partition privée de la magie scénique à laquelle elle ne sert bien souvent que de support pour ne pas dire de texte didascalique.

Ce préambule me sert à mon tour de mise en garde pour expliquer ce qu'il y a de périlleux à rendre compte d'un texte que l'édition prive non seulement de sa dimension scénographique mais surtout de sa dimension spectaculaire, autrement dit des réactions des jeunes spectateurs de 5 à 12 ans auxquels il est destiné. La chaleur de leur accueil a sans aucun doute contribué à ce que la production soit récompensée en 2004 par trois prix Jessie Richardson dont celui de la meilleure production pour jeune public, après une tournée de 43 représentations dans les écoles de la Colombie-Britannique.

Car Michael Gauthier, originaire de Sudbury, diplômé en écriture dramatique de l'École nationale de théâtre du Canada à Montréal en 1998, est installé dans l'Ouest où il dirige le Centre culturel français de l'Okanagan. Ce parcours se lit dans ses diverses collaborations avec plusieurs théâtres de la francophonie canadienne. Au théâtre du Nouvel Ontario, à Sudbury, il a présenté en 1999, *Crime*, un conte urbain, puis, l'année suivante au théâtre de la Catapulte, à Ottawa, la pièce pour adolescents *L'Hypocrite*; au théâtre de la Seizième à Vancouver, il y a eu d'abord *Mathieu Mathématiques*, en 2004, puis, en 2007, *Fast Food*, une autre pièce pour ados. Dans les titres de cette production, on pourrait déceler une volonté pédagogique et quelque peu moralisatrice qui met en accusation les mauvais amis comme les mauvaises habitudes.

Mais *Mathieu Mathématiques*, au contraire, inverse la caractérisation du cancre dont Jacques Prévert a fixé l'image. Celui qui, quand « on le questionne /et (que) tous les problèmes sont posés [...] efface tout /les chiffres et les mots » et/qui « avec des craies de toutes les couleurs/sur le tableau noir du malheur/[...] dessine le visage du bonheur ». Le petit Mathieu est au contraire fort doué en mathématiques, comme l'indique le titre de la pièce, alors qu'il n'obtient qu'un médiocre 56 % en dessin, au grand dam de sa mère dont la sévérité, hors de proportion, a pour fonction de justifier l'autre registre de l'histoire, celui de l'imaginaire. Le jeune prodige en calcul mental se réfugie en effet dans un espace sidéral où, assisté d'une dessinatrice, Nathalie Mousseau, il a pour mission de compter les étoiles de la galaxie, en les marquant au fur et à mesure de ses calculs d'un « splotsch » rouge. Le décor est posé; on comprend que s'y joue parallèlement aux répliques, un échange scénographique qui s'apparente aux coloriations de l'enfance.

Les frontières du réel et de l'imaginaire vont être abolies par un personnage, la « Maîtresse-de-la-mathématique-et-de-toute-autre-chose-dans-l'Espace », Mme Amyotte, qui fait passer au héros des tests de calcul dans les deux univers. Si, dans l'espace mental, le héros commet des fautes de calcul, à l'école, ce sont ses exceptionnels résultats qui ont convaincu Mme Amyotte de l'inscrire dans une école de douance, Saint-Barnabé, où il pourrait faire encore plus de mathématiques, « au moins pendant trois heures tous les jours ». On imagine l'effet d'une telle information sur un public de jeunes élèves qui, à quelques exceptions près, voient dans ce programme plus un châtiement qu'un honneur. D'autant plus que Mathieu devra être pensionnaire. Mais le héros semble tout content de cette perspective parce que sa mère, remplie de fierté, a oublié la médiocre note du devoir de dessin et parce que c'est *cool* de coucher à l'école durant la semaine. Il partage avec le public, puis avec Nathalie, son enthousiasme.

C'est à ce moment que tout s'embrouille: la dessinatrice de l'espace devient une camarade de classe qui voudrait, elle aussi, être inscrite à Saint-Barnabé, le frère aîné du héros, joueur de hockey, que le héros présente au public, fait son apparition et Mme Amyotte revient pour poser des équations



Office des affaires francophones

L'accent sur l'avenir

*Merci aux auteurs et aux artistes
de donner une voix à la culture
franco-ontarienne*

plus philosophiques que mathématiques. Que peuvent penser des enfants de 5 à 12 ans d'une telle affirmation : « Un chiffre a la valeur que tu lui donnes. C'est un grand secret de la mathématique. » Que saisissent-ils quand on leur parle de l'impossibilité d'additionner des pommes et des oranges ? Ce sont là des points de vue d'adulte qui relativisent, c'est le cas de le dire, les certitudes scientifiques. Comme le tout est entraîné dans une sarabande de points de vue fictifs et scéniques qui confondent le réel avec le sidéral, auxquels s'ajoute un troisième niveau, celui du rêve relayé par le téléphone, on peut penser que les spectateurs partageront volontiers la perplexité du héros qui se demande si tout cela est « dans (s)a tête ou vraiment là. » Ce n'est que la scène, la représentation, qui peut sauver le bric-à-brac de la fiction compensé par les variations didascaliques que la mise en scène devra réaliser. On pourra ainsi « voir » les acteurs monter dans une navette spatiale, marcher dans la rue, patiner, décoller pour atterrir près de la porte de Saint-Barnabé. Là, en cinq répliques, le dramaturge règle son compte au héros qui décide de rester dans son ancienne école et de ne compter les étoiles qu'une à la fois.

La leçon est claire : il est dangereux d'être trop bon élève ; comme « c'est pas *safe* de voyager tout seul dans l'espace », mieux vaut se contenter « de son univers », de la sécurité domestique et de ses modèles familiaux, tel celui du grand frère Kevin qui a abandonné l'école pour gagner des sous comme joueur de hockey, tellement de sous que Mathieu fait du calcul de son salaire un des énoncés de mathématiques.

Certes la pièce est destinée à des enfants qui recevront cette morale moins comme une incitation que comme une référence à leur propre univers d'écoliers et qui seront probablement partagés entre la crainte de la sévérité maternelle (?) et la fascination pour le pouvoir de la maîtresse. L'aspect éclaté de la fable peut sans aucun doute être porté au compte d'un processus de création étalé sur trois ans, au terme duquel il ne reste de l'idée originale que le titre et le thème du talent mathématique de Mathieu. Si l'on en croit la présentation de Craig Holzschuh, directeur artistique du Théâtre de la Seizième et initiateur du projet, l'auteur a d'abord dû abandonner le personnage du père, central dans la première version et dont il ne subsiste que la sévérité attribuée dans la version finale à la mère. Puis, sous l'influence, dans tous les sens du terme, de Louis-Dominique Lavigne, son conseiller dramaturgique dans le cadre d'une résidence d'auteur au CEAD, il a développé la dimension ludique des univers imaginaires et ainsi de suite. La préface peut louer sa « patience et (son) ouverture d'esprit », il n'en demeure pas moins qu'à l'avenir, Michael Gauthier aurait intérêt à se méfier du plus petit dénominateur commun qui, en mathématiques, sert à réduire les fractions, mais qui, en dramaturgie, pourrait bien ne servir qu'à fractionner les clichés. ■ ■ ■

Dominique Lafon enseigne aux départements de Français et de Théâtre de l'université d'Ottawa. Spécialiste de la dramaturgie, elle a publié, outre de nombreux articles et plusieurs livres sur le théâtre classique et le théâtre québécois.